

## Vie des arts

# Les mille années de la sainte montagne

Claude Beaulieu

Numéro 32, automne 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58506ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Beaulieu, C. (1963). Les mille années de la sainte montagne. *Vie des arts*, (32), 72–75.



Cour intérieure du monastère de Xéropotamou avec vue latérale sur l'abside de la chapelle (aquarelle de l'auteur)



L'an 963 marque la naissance du Mont-Athos avec la construction du monastère de Sainte-Laure-d'Athanase, appelé aujourd'hui la Très Grande Lavra. Mille ans de foi et d'histoire...

C'est sous l'impulsion de l'empereur byzantin Nicéphore II Phocas, partagé entre son désir de conquête et celui d'une vie monacale, que son inséparable ami — le moine Athanase — entreprit cette œuvre. L'édification de ce saint lieu n'alla pas sans tribulations, contre-coups de la vie dissolue que menait l'empereur. Malgré sa hantise de vivre en ermite, Nicéphore s'achemina inexorablement vers une fin horrible, assassiné par la main de son compagnon de fortune Jean Timiscès, à l'instigation même de l'impératrice Théophano qu'il épousa pour monter sur le trône.

Si le millénaire de fondation de ce haut-lieu de la spiritualité chrétienne — au point de contact entre l'Orient et l'Occident — est marqué par la Lavra et son tragique arrière-plan historique, le Mont-Athos était déjà célèbre dans l'Antiquité. Les Anciens le considéraient alors comme le lieu le plus élevé du monde où les Dieux s'assemblaient, au-dessus des nuages. A la pointe Nymphée dominée par le Mont (aujourd'hui cap Saint-Georges), la flotte du roi de Perse, Xerxès, se fracassa lors d'une expédition contre la Grèce en 480

## LES MILLE ANNÉES DE

avant J.-C. Le Roi des Rois a laissé les traces d'une seconde tentative de passage à la naissance de cette singulière presqu'île : un canal inachevé qui la détache à moitié de la péninsule Chalcidique dont elle forme le troisième doigt, à l'extrémité nord-est.

Des ermites s'installent en ce haut-lieu dès le IX<sup>e</sup> siècle et y acquièrent une certaine autonomie. En 924, selon la légende, le monastère de Xéropotamou est fondé par sainte Irène. Les droits de la Montagne Sainte sont consacrés par une bulle impériale en 980. Avec l'An Mil fleurit toute une pléiade de monastères et, en 1046, la presqu'île est interdite aux femmes, à tout ce qui est femelle ou d'apparence telle... D'autres monastères surgissent : Vatopédi, Philothéou, Iviron — ce dernier élevé par l'impératrice meurtrière pour le rachat de ses crimes. Pancréator et Couloumoussiou sont fondés en 1060 par Constantin X Doukas qui fait de l'Athos un état indépendant. Tout le monde de l'orthodoxie enrichit alors la presqu'île de constructions, d'œuvres d'art et de reliques saintes.

Si les Croisés bousculent momentanément les Athonites, les Maures troublent à peine la communauté qui vit à la lisière et en marge des pérégrinations terrestres et ce, jusqu'à la première guerre mondiale, début de son déclin.

Le Mont-Athos compte de nos jours — comme autrefois — vingt monastères, en grande partie régis selon les règles édictées par Athanase et Nicéphore. Des institutions vassales : skites, cellules et ermitages se rattachent à l'un ou à l'autre de ces couvents ; les ermitages, quasiment inaccessibles, abritent les anachorètes qui y vivent complètement retirés : ils sont les représentants les plus convaincus de l'ascétisme orthodoxe. Certains moines dits sabaïtes vivent à deux, à trois ou à quatre



Linceul de moine en toile imprimée.

dans des kalyves. On peut aussi rencontrer des gyrovagues, véritables moines vagabonds qui vivent au hasard d'un gîte.

Toute cette communauté est aujourd'hui dans un piteux état de délabrement, peut-être voulu pour illustrer l'une des règles : « l'humilité du moine doit paraître dans son extérieur : il doit être sale et dépeigné ». Il faut surtout considérer que l'Athos, peuplé de 40,000 moines au temps de sa splendeur, est maintenant à peu près délaissé : 3,000 moines au maximum s'y trouvent encore.

Salonique, l'île d'Ammouliani, Daphni — le petit port du Mont-Athos... ce voyage effectué en 1939, un mois avant la guerre, reste marqué pour toujours dans notre mémoire. De Daphni, la montée des sentiers muletiers parmi les cyprès et les cactus, les pins et les châtaigniers, est une bienheureuse libération des toxiques de la vie urbaine. A peine si on remarque le seul fil téléphonique qui — avouons-le — nous déçoit quelque peu : il annonce tout de même notre arrivée au premier monastère de l'itinéraire — Xéropotamou — avant le coucher du soleil, selon le règlement. Une fois les larges portes ouvertes et refermées puis le vestibule franchi, on découvre une vaste cour intérieure avec, en son centre, la chapelle à cinq coupoles et la fontaine lustrale abritée sous une colonnade en rotonde. Les murs qui ferment la cour sont grassement structurés de grands arcs trapus plein-cintre ; leur couleur mordorée en est avivée par des motifs sculptés d'époque byzantine et des faïences polychromes incrustées dans les espaces neutres de la construction. Des miradors sont soutenus par de grands encorbellements de bois ; une tour d'horloge marque la vie à l'heure orthodoxe.

Ces coupoles en tranches de melon, aux corniches ondulées vert-de-gris, martelées, rapiécées ; ces paons entrelacés, ces chapi-

## LA SAINTE MONTAGNE

teaux à nid d'abeilles, ces fresques aux personnages hiératiques, hélas trop retouchées ; ces stucs peints bleu ciel ou sang de bœuf ; ces appareils de pierres et de briques alternées, toute cette architecture nous remplit d'admiration et de respect.

Ce que nous découvrons dans ce premier monastère, nous le retrouvons toujours, sensiblement dans une même implantation : très étalé à la Grande Lavra et, au contraire, coincé sur le pic de Simonos-Pétrà où la cour se réduit à un passage circulaire enserrant la chapelle comme un étou.

A Xéropotamou, on observe, comme à Iviron, à Lavra et dans six autres monastères, la règle relativement douce et souple de la vie idiorhythmique. Sous la direction d'une épitropie de deux ou trois membres, les moines possèdent une chapelle dans leur appartement qu'ils meublent à leur guise ; ils peuvent, au besoin, s'absenter pour leurs affaires et porter des vêtements recherchés.

De Daphni, en passant par Xéropotamou, on arrive à Karyès, capitale de la communauté, ville unique au monde par sa population exclusivement masculine, en grande partie composée de moines. Cette ville, assoupie dans le neutralisme, vit du commerce des objets de piété et des divers métiers indispensables à la vie de chaque jour. Mais Karyès est avant tout le lieu de





Fontaine lustrale au monastère de Coutloumoussiou. Plusieurs de ces fontaines, qui ne fonctionnent plus guère, sont de style byzantin, mauresque ou roman. Ces divers apports sont dus aux échanges constants entre les pays d'Orient et d'Occident.

La photo ci-dessous montre une vue de la cour intérieure de la Grande Lavra.

On entend à peu près jamais de sons de cloche sauf ceux de rares tours d'horloge qui marquent l'heure orthodoxe du jour et de la nuit délimités par le lever et le coucher du soleil ; ou encore de carillons de fortune installés dans la cour, à la portée de la main de l'exécutant.

L'instrument par excellence utilisé au Mont-Athos est la simandre, sorte de grande palette de bois arrondie à sa partie médiane pour former poignée. Tenant l'instrument en équilibre horizontal, d'une main, le moine frappe avec un maillet, en marchant autour de la chapelle, d'un pas alerte ; le son percutant de la simandre varie de rythme selon la nature des cérémonies.



résidence et de réunion des épistates et des délégués permanents des vingt monastères de la communauté. S'y réunit également l'Epistasie, comité exécutif composé du protépistate et de trois épistates recrutés au sein des cinq premiers monastères dans l'ordre hiérarchique : Lavra, Vato-pédi, Iviron, Kilendar et Dionysios, qui ont chacun sous leur contrôle trois monastères formant ainsi cinq tétrades immuables. L'Epistasie exerce également le pouvoir municipal dans la capitale.

De Karyès, un sentier part vers le sud et mène le pèlerin à Coutloumoussiou d'où il peut continuer ensuite sur Iviron et remonter au nord vers Pantocrator, Vato-pédi et Chilandari ou encore, passant par Philothéou, longer la mer Egée et descendre vers la Lavra, sans oublier de s'arrêter à Caracalla, un peu en retrait du sentier.

Après Xéropotamou, monastère idiorhythmique, Coutloumoussiou paraît très pauvre et les moines dépenaillés. Ce monastère, à la différence du précédent, suit la règle cénobitique. Ici, les moines — sous la direction d'un higoumène — ont une vie commune à peu près intégrale. Les règles y sont les plus sévères et la pauvreté est la plus rigoureuse et aussi la plus visible. Ces religieux restent plus près du caractère de l'ancienne vie des couvents. Onze des monastères sont régis par cette règle d'austérité.

Si les moines sont détachés des biens de ce monde, leurs monastères n'en recèlent pas moins des trésors inestimables de l'art byzantin... Encore mal connus ou définis, certains d'entre eux — les fresques en particulier — sont dénaturés par de nombreuses retouches ou sont d'un style tardif.

Des icônes, des reliquaires, d'immenses lustres s'entassent dans les chapelles, dons des tsars de Russie ou des princes de Yougoslavie et de Roumanie. Des portes incrustées de nacre présentent d'astucieux motifs géométriques mauresques à moitié déchaussés ; des dallages mosaïqués subsistent l'outrage du temps.

Des relevés ont été entrepris dans quelques monastères, avant la dernière guerre, par des grands prix de Rome français. Les bibliothèques, généralement logées dans la tour du couvent et jusqu'ici jalousement interdites aux visiteurs, commencent à être inventoriées. Ainsi une amorce de classement s'est faite qui permet de prévoir l'établissement d'un musée byzantin ou d'un haut-lieu de l'esprit. Armand Gaspard, rédacteur en chef de « Preuves », se pose la question : « Ce déclin est-il irrémédiable ? Dans quelques décennies, la république monastique ne pourrait plus être qu'un objet de curiosité pour touristes érudits, le plus vaste musée médiéval du monde... »

C'est le destin imposé par l'Histoire : tout naît, tout croît, tout meurt. Prolonger la vie d'un monde anachronique n'offre plus la même signification ; momifier, non plus. Ce sont pourtant les deux solutions possibles. Bien d'autres lieux sacrés des civilisations passées ou ayant évolué en sont à ce stade et font la préoccupation des hommes soucieux d'humanisme, au tournant irréversible des techniques et des arts.

Claude Beauhieu





Le réfectoire ancien de la Lavra offre une architecture impressionnante de caractère et d'unité (1). Une allée centrale distribuée, de chaque côté, une rangée de tables et bancs en pierre badigeonnés de chaux et couronnés de marbre. Les dessus de table sont légèrement creusés en forme d'écuelle avec rigole d'égouttement vers l'allée. Les murs, divisés en trois registres, sont recouverts de fresques byzantines tardives ; dans le registre le plus important, une rangée de personnages hiératiques domine les tables. Il se dégage de l'ensemble une impression austère, macabre même, accentuée par les rayons parcimonieux d'une lumière qui filtre de très haut.



La Très Grande Lavra possède deux chapelles, l'une construite en moellons et briques alternés, l'autre (2) recouverte d'un stuc badigeonné rouge sang de bœuf. Peut-être cette dernière était-elle, au temps de sa splendeur, revêtue de plaques de marbre sculpté et polychromé ; peut-être même de sculpture méplate « champléevée », selon la technique du remplissage des parties creuses au moyen d'un enduit polychromé.

Cette chapelle nous accueille une nuit pour le nyktérinos (3), office principal du rite orthodoxe ; les chants, en tons mineurs s'apparentent aux mélopées grecques populaires remontant à l'Antiquité.

Le monastère cénobitique de Dionysios, accroché aux flancs du rocher, regarde vers Salonique, à l'ouest de la presqu'île. (4)

On accède au monastère de Simonos-Pétras par un sentier abrupt. Celui-ci contourne le bâtiment pour aboutir à une cour extérieure face à l'aqueduc qui relie le monastère à la montagne. L'espace exigu a réduit au maximum les cours intérieures. (5)

Une rotonde abrite la fontaine lustrale au monastère de Xéropotamou. A l'arrière-plan, on voit les arcs trapus construits en moellons et briques aux joints épais. Des motifs de faïence ou des éléments géométriques sont insérés à la naissance des arcs. (6)

